

passions ! Que nos chambres de députés sont mesquines auprès de ces assemblées libres !

Hélas ! là-bas aussi la foi s'est perdue. Ici , plus loin , partout les ténèbres prédites par Byron dont le dernier soupir s'exhala entre les cygnes d'Ausonie. La Grèce n'a plus que des tombes et des martyrs ; l'Italie ressemble aux deux sœurs nubiles , innocentes , parées de leurs robes blanches comme elles , que Caracalla , le digne geôlier du tyran , a violées dans leur prison , malgré leur beauté et leurs larmes. Voyez-la couchée languissamment sur ses marbres teints de sang psalmodier la messe et l'opéra pour étourdir son deuil ! Où es-tu , Rienzi , rêve sublime , apparu comme un météore à la jeune Rome des Papes , déjà plus vieille que la Rome des Empereurs ? Ou êtes-vous , Orphées de l'Archipel , couronnés par le peuple-roi d'Athènes ? Où êtes-vous , chantres du Tasse et de l'Arioste , autour de qui s'agenouillaient les gondottieri ? Venez-vous raconter votre deuil et vos douleurs dans le violoncelle plaintif accompagnant les dernières chansons des muses inspirées... Ah ! le peuple railleur et sceptique du railleur et sceptique Voltaire ne saurait vous entendre , lui qui dansait sous la hache de 93 , lui qui se joue du trône et de l'autel ! Ah ! pleurons sur tant de mélodies éteintes , sur tant de royautés mortes ! Pleurons sur les tabernacles d'où nous avons chassé les anges après les muses ! pleurons sur l'Italie esclave et sur Rome , veuve de sa double auréole ! pleurons sur Rienzi ! pleurons sur les angoisses des mères ! pleurons sur nous !

Des éclats de rire seuls répondent à mes larmes. O mes dieux ! ô Muses , ô mes idoles ! on vous insulte. Ah ! pitié ! pitié !

Tandis que ces lamentations gémissaient dans mon ame , semblables à des tintements de cloches funèbres , le Rapsode , abandonnant la sphère étoilée de Melpomène , était redevenu un mince et stupide pasquin. La veste rouge parodiait le manteau de pourpre ; le Dieu se faisait paillasse. Il improvisait à